

Un épisode de l'émigration allemande : André Gide et Valeriu Marcu

par

CLAUDE FOUCART

Valeriu Marcu (1899-1942) est à la fois « juif roumain » et écrivain de langue allemande. En 1933, il quittera l'Allemagne pour se réfugier en France, plus précisément à Nice. Sa vie fut mouvementée et, pour beaucoup d'émigrés, il sera avant tout un « ancien communiste ¹ » qui a, comme le souligne avec insistance Klaus Mann dans *Der Wendepunkt* ², été l'un des fondateurs de la Jeunesse Internationale Communiste et a bien connu Lénine. En 1927 il publiera d'ailleurs un livre consacré au dirigeant soviétique : *Lenin. Dreissig Jahre Russland [Lénine, Trente ans de Russie]*. Il avait auparavant consacré une partie de son temps à étudier la vie de personnages historiques comme Robespierre dont il avait publié, en 1925, les discours ainsi que ceux de Saint-Just. Une année plus tard paraît son ouvrage sur *Wilhelm Liebknecht. Ein Bild der deutschen Arbeiterbewegung* qui est une vaste fresque du mouvement ouvrier en Allemagne. Valeriu Marcu fait partie des milieux culturels berlinois. Le philosophe Ludwig Marcuse, qui ne l'apprécie guère, décrit, dans son autobiographie ³, la situation quelque peu complexe de cet écrivain qui se retrouve, durant l'hiver 1932, parmi les hommes de lettres, ces « chauvinistes » et « anarchistes » qui entourent l'éditeur Ernst Rowohlt. Il cite alors le nom de Valeriu Marcu comme celui de l'auteur, en 1928, d'un ouvrage sur *Le grand chef militaire Scharnhorst et la naissance d'une puissance militaire en Europe (Das grosse Kommando Scharnhorst. Die*

1. Hans-Albert Walter, *Deutsche Exilliteratur*, t. IV, Stuttgart : J. B. Metzlersche Verlagsbuchhandlung, 1978, p. 102.

2. Klaus Mann, *Der Wendepunkt*, Munich : Spangenberg, 1976, p. 364. [Trad. franç. : *Le Tournant*, Paris : Solin, 1984. — Note BAAG.]

3. Ludwig Marcuse, *Mein zwanzigstes Jahrhundert. Auf dem Weg zu einer Autobiographie*, Zürich : Diogenes Verlag, 1975, p. 149.

Geburt einer Militärmacht in Europa). Et il insiste sur le fait que Valeriu Marcu « était un grand ami du général von Seeckt ⁴ ». Quoi d'étonnant à ce que se répande chez les émigrés une certaine méfiance vis-à-vis d'un homme qui est passé du communisme à une attitude que beaucoup d'émigrés dans la gauche allemande considèrent comme proche de celle de bien des réactionnaires de droite. Ainsi Klaus Mann, avec une certaine prudence, met en évidence l'appartenance de Valeriu Marcu à un milieu qui est celui d'hommes politiques appartenant au centre catholique : l'ancien chancelier Brüning qui fut amené à démissionner le 30 mai 1932 et le député au Reichstag, membre du parti nationaliste allemand (Deutsch-nationale Partei), Gottfried Reinhold Treviranus qui avait participé au gouvernement Brüning de 1930 à 1932 ⁵. Klaus Mann ne peut guère expliquer ces rapprochements politiques et parle de « quelconques raisons bizarres ⁶ ». D'ailleurs les journaux de la gauche allemande, notamment *Das Wort* en 1935, jugeront ces ententes suspectes et établiront des liens entre l'écrivain catholique Franz Werfel, l'homme politique Hermann Rauschning, ancien président du Sénat de Dantzig, qui avait coupé les ponts avec Hitler et qui se retrouve dans le clan des opposants à l'aventure nazie ⁷. Gide ne manqua d'ailleurs pas de lire l'ouvrage que Rauschning consacra à ses relations avec Hitler et qui fut traduit sous le titre suivant : *Hitler m'a dit*. Il avoua même, le 13 février 1940, qu'il était « fort exalté » par cette lecture ⁸ et, dans son *Journal* à la date du 15 février 1943, il note à propos de Hitler et justement après avoir réfléchi sur les remarques de Rauschning qu'il « y a là, pour un Shakespeare de demain, matière à un drame admirable ⁹ ».

4. *Ibid.* (« war gut Freund mit dem General von Seeckt »).

5. Kl. Mann, *op. cit.*, p. 364. L'écrivain parle de ces personnages politiques comme d'hommes fondamentalement étrangers à la littérature (« anti-literarischen Herren »).

6. *Ibid.* (« aus irgendwelchen bizarren Gründen »).

7. H.-A. Walter, *op. cit.*, p. 476. Les journalistes de *Das Wort* déclarent que Werfel, Marcu et Rauschning « rejettent certes le national-socialisme », mais qu'ils « sympathisent avec d'autres systèmes de société réactionnaires, élitaires ou fascistes » (« Werfel, Marcu oder Rauschning lehnten zwar den Nationalsozialismus ab, doch mit anderen reaktionären, elitären oder faschistischen Gesellschaftssystem sympathisierten sie »). Sur le rôle de Brüning et Rauschning dans l'émigration, v. Alfred Kantorowicz, *Politik und Literatur im Exil*, Munich : D.T.B., 1983, pp. 101-3.

8. Gide—Martin du Gard, *Correspondance* (Paris : Gallimard, 1968), t. II, p. 195.

9. Gide, *Journal 1939-1949* (Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade »),

Ce qui peut paraître étonnant, c'est que Valeriu Marcu ne ressent, pour sa part, aucune gêne à passer ainsi d'un communisme actif à la défense d'une politique somme toute conservatrice. Lorsqu'en septembre 1940 il s'adresse à Hermann Kesten au sujet de son visa pour quitter la France et gagner les États-Unis, il n'hésite pas à parler de l'ancien chancelier Brüning : « Ne pouvez-vous pas parler en ma faveur à Brüning et...¹⁰ ». En fait, Valeriu Marcu apparaît à beaucoup d'émigrés comme un original. Et c'est à nouveau Klaus Mann qui tente, dans ses *Mémoires*, de définir le malaise qui se dégage de l'évolution de cet écrivain qui pourtant se retrouve parmi les émigrés réfugiés à Nice :

Valeriu Marcu est là. Chic et bon vivant, bien qu'il se trouve aussi au bon milieu de difficultés d'argent, d'une élégance quelque peu balkanique (il est né en Roumanie), avec des gants blancs, un chapeau noir et rond, un œillet rouge à la boutonnière, il répand autour de lui une impertinence qui tient de la provocation et des paradoxes à double sens¹¹.

L'homme politique n'est donc pas seulement en cause. C'est l'homme tout court qui gêne et trouble ceux qui le rencontrent en une époque où les susceptibilités sont d'autant plus grandes que les malheurs s'avivent.

On ne sait guère très exactement quand Gide fit la connaissance de Valeriu Marcu. Il a dû être mis en contact avec l'écrivain de langue allemande par l'un des nombreux amis de Gide, de ceux qui ont réussi à fuir le régime nazi. Toujours est-il qu'il semble bien que Gide le rencontre après son arrivée dans le Midi. Gide s'installe, au début de l'été 1940, chez Mme Mayrisch dans la villa « La Messuguière ». Il quittera Cabris le 1^{er} août 1941, passera quelques mois à La Croix-Valmer, dans le Var, et à Grasse avant de retourner passer l'hiver à Nice. Au début du mois de mai 1942, il gagne la Tunisie¹².

Pour sa part, Valeriu Marcu aura l'occasion de se lier d'amitié avec des hommes de lettres que Gide connaît parfaitement. Ainsi, dans la lettre que Gide adresse le 21 juillet 1941 à Marcu, il cite le nom de René

1954), p. 193.

10. *Deutsche Literatur im Exil. Briefe europäischer Autoren 1933-1949* (Vienne-Munich-Bâle : Verlag Kurt Desch, 1964), p. 151 (lettre du 27 sept. 1940).

11. Kl. Mann, *op. cit.*, p. 363 (« Valeriu Marcu est da. Flott und lebemannisch — obgleich natürlich auch er in Gelddingen steckt — von etwas balkanhafter Eleganz (er ist in Rumänien geboren), mit weissen Handschuhen, rundem schwarzen Hut, roter Nelke am Knopfloch, wirft er mit provokanten Schnodrigkeiten und zweideutigen Paradoxen um sich. »).

12. Tony Bourg, « André Gide et Madame Mayrisch », *Colpach* (Luxembourg, 1978), pp. 91 et 93.

Schickele (1883-1940) qui, de son côté, s'est installé depuis 1932 à Sanary, puis à Nice-Fabron et à Vence où il décèdera¹³. Or, dès le 30 juin 1937¹⁴, Schickele parle de Valeriu Marcu dans une lettre envoyée à Hermann Kesten. Il signale la présence de Marcu à Paris. Et, le 17 juin 1938, Marcu se trouve à Plan de Grasse, chez son beau-frère Heini Gerson (1909-1948) qui possède la propriété « Le Ferrage » à Plan de Grasse¹⁵. Il est en train de terminer son ouvrage sur *La Légende du prolétariat (Die Legende vom Proletariat)*. Et en 1939 il est en contact avec Franz Schoenberner qui, lui-même, avait rencontré Gide pour la première fois entre le 5 et le 13 octobre, durant son séjour forcé au Fort Carré d'Antibes¹⁶. C'est d'ailleurs l'époque où Gide « songe avec insistance à s'occuper des camps de concentration¹⁷ ». Le 14 décembre 1939, Franz Schoenberner signale à Hermann Kesten qu'il rencontre « de temps en temps » Marcu à Nice. Il a aussi fait la connaissance des Bussy¹⁸, tout comme, semble-t-il, Marcu à la même époque. La situation des émigrés n'est guère enviable. Marcu, dans une lettre qu'il adresse à Kesten le 25 décembre 1939, se plaint amèrement de l'état social dans lequel il se trouve (« très pauvre », « fortement endetté », « sans idée¹⁹ »). De plus, les querelles se multiplient entre les émigrés et le renégat du communisme n'est guère aimé. Heinrich Mann reproche à Marcu d'« avoir trahi et vendu le vénérable prolétariat mondial²⁰ ». C'est au moins ce qu'affirme Marcu. Sorti, comme Schoenberner, du Fort Carré, il fait partie des émigrés que Gide s'efforce alors d'aider²¹.

13. *Deutsche Literatur im Exil, op. cit.*, p. 75. Dans sa lettre du 21 juillet 1941 à Marcu, Gide signale que les Bussy se sont installés chez Schickele durant l'été 1941. Dorothy Bussy évoque d'ailleurs Schickele dans une lettre à Gide du 18 juillet 1942 (Gide—Bussy, *Correspondance*, t. III, Paris : Gallimard, 1982, p. 217).

14. *Ibid.*, p. 74.

15. *Ibid.*, p. 80.

16. V. Claude Foucart, « André Gide et Franz Schoenberner : le "presque unique témoignage d'une période de ma vie" », *BAAG* n° 63, juillet 1984, p. 347. Cf. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. III (Paris : Gallimard, 1975), p. 159.

17. *Ibid.*, p. 347.

18. *Ibid.*, p. 346.

19. *Deutsche Literatur im Exil, op. cit.*, p. 128 (« 1. bin ich sehr arm. 2. sehr verschuldet. 3. ohne Einfälle »).

20. *Ibid.* (« ... ist er der Meinung, ich hätte das ehrwürdige Weltproletariat verraten und verkauft »).

21. V. André Gide—Thea Sternheim, *Correspondance* (Lyon : C.É.G., 1986), p. 44 (lettre du 1^{er} novembre 1939).

Il semble donc que Gide fasse la connaissance de Marcu à la fin de l'année 1939. Presque un an plus tard, Gide lui envoie la lettre suivante ²² :

Cabris
2 Sept. 40

Mon cher Marcu

Ce mot vous trouvera-t-il encore à Nice ? J'écris mon nom et adresse sur l'enveloppe pour qu'elle me revienne en cas de votre départ.

Rien de neuf ou de particulier à vous dire. Simplemment je sentais le besoin de vous redire encore ma sympathie et mes vœux de nouvelle vie au seuil de l'inconnu qui vous attend. Madame Mayrisch me charge également de ses cordiaux messages. Où et quand nous retrouverons-nous ?

Je vous serre la main bien fort.

André Gide.

De toute évidence, Gide espère que Marcu va pouvoir gagner l'Amérique. En cette période de grande peur, chaque émigré rêve de « voguer vers l'Amérique », pour reprendre les termes d'Alfred Neumann dans une lettre adressée à Kesten ²³. Beaucoup sont sûrs d'obtenir l'aide de l'Emergency Rescue Committee dans lequel Thomas Mann joue un rôle important ²⁴. Dans sa lettre à Toni Kesten du 6 juin 1940 ²⁵, son époux Hermann Kesten précise : « Th. Mann est prêt à fournir toute aide possible. » Et c'est justement à celui qui a eu la chance d'arriver à se réfugier aux États-Unis, à ce même Kesten, que Valeriu Marcu s'adresse, de Marseille, le 27 août 1940 : « Peut-être nous verrons-nous. Grâce à

22. Lettre autogr., 1 p., 20 x 13 cm, Deutsches Literaturarchiv de Marbach, n° 83.36/1. À noter que cette lettre fut reproduite dans le BAAG n° 57, janv. 1983, p. 99. L'ensemble des lettres d'André Gide se retrouve en appendice à un article du professeur roumain Andrei Corba publié par la revue *Der Pfahl* (V, 1991, pp. 112-3). Cet article ne contient pas d'indications nouvelles sur les rapports d'André Gide avec Marcu. Nous remercions notre collègue d'avoir bien voulu nous fournir les renseignements bibliographiques et une copie de son article.

23. *Deutsche Literatur im Exil, op. cit.*, p. 133 (lettre du 24 février 1940 : « ... nach Amerika zu segeln »).

24. Thomas Mann, *Tagebücher 1940-1943* (Francfort : Fischer Verlag, 1982), p. 758.

25. *Deutsche Literatur im Exil, op. cit.*, p. 138 (« Th. Mann ist zu jeder Hilfe bereit »).

votre aide et à celle de Dieu ²⁶. » Mais rien n'est simple, et la Petite Dame fait le récit de péripéties qui, le 21 septembre 1940, montrent à quel point cette espérance venue d'Outre-Atlantique est grande. Certes, la Petite Dame ne semble guère bien connaître celui qu'elle appelle un « écrivain roumain, sujet allemand, Marcou » qui, par l'intermédiaire de Janie Bussy, fille de Simon et Dorothy Bussy, demande un entretien à Gide. La Petite Dame ajoute que Marcou connaît « du reste » Gide ²⁷. La raison de cette rencontre est simple : Marcou se fait le porte-parole de l'Emergency Rescue Committee et offre à Gide « l'hospitalité américaine ». Le nom de Thomas Mann tombe dans la conversation. Gide se refusera à quitter la France. Marcou est alors sûr de partir « incessamment » pour Lisbonne et ensuite les États-Unis. La situation de l'écrivain n'est guère enviable. Le 27 septembre, il écrit à Hermann Kesten : « Je souffre d'autant plus de ma situation personnelle en marge de l'existence que je considère le monde d'une manière extraordinairement raisonnable ²⁸. » Et d'ajouter que ce sont des « anecdotes provenant d'une maison de fous ²⁹ ». Gide ne perd pas de vue Marcou, et sa lettre de novembre 1940 témoigne de l'intérêt qu'il continue à lui porter ³⁰ :

11 Novembre 40.

Mon cher Marcou

Désolé d'avoir manqué votre téléphone ; juste durant le quart d'heure où j'étais sorti dans le jardin pour laisser faire ma chambre...

Il m'importait de vous avertir que, si Madame M. ³¹ ne vous a pas remercié pour le café, c'est que le pot ne lui est pas parvenu. Je n'ai pu déceimment l'enlever aux Simon Bussy. Madame M. est avertie de ce détournement et me prie de vous dire qu'elle ne vous en est pas moins reconnaissante. C'était un peu difficile à expliquer par téléphone. Si vous pouvez revenir ici, vous nous ferez plaisir à tous.

Très attentivement et cordialement

votre

26. *Ibid.*, p. 145 (« Vielleicht sehen wir uns. Durch Ihre und Gottes Hilfe »).

27. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. III, p. 194.

28. *Deutsche Literatur im Exil*, *op. cit.*, p. 151 (« Um so mehr schmerzt mich meine persönliche Lage am Rance des Daseins mit dem Blick zum Visum gerichtet, als ich die Welt als ausserordentlich vernünftigt betrachte »).

29. *Ibid.*, p. 152 (« Es sind Anekdoten aus dem Irrenhaus »).

30. Lettre autogr., 2 pp., 17 x 13 cm, Deutsche Literaturarchiv de Marbach, n° 83.36/2.

31. Il s'agit de Mme Mayrisch.

André Gide.

Le 4 janvier 1941, Gide, à son tour, reçoit une lettre de celui que, maintenant, la Petite Dame appelle « le professeur Marcou », lettre dans laquelle ce dernier condamne la collaboration de Gide à *La NRF* comme un « apport » donné « à la propagande ennemie ³² ». Gide répondra dès le 5 en soulignant que ce qui lui importe est de « ne pas laisser incliner [s]a pensée ». Il venait d'ailleurs d'écrire à Dorothy Bussy pour lui parler de la lettre « émouvante » de Marcu « qui ne me persuade pas tout à fait ³³ ». Le 10 janvier, il annonce à Dorothy Bussy que Marcu va venir lui rendre visite ³⁴. Le 11, Marcu est aux « Audides », chez la Petite Dame. Il parle de Malraux. Car « l'accrochage a été immédiat entre eux ³⁵ ».

Mais l'écrivain n'est toujours pas parti pour les États-Unis. Et c'est finalement en fin janvier 1941 que le projet prend forme. Et Catherine Gide devrait accompagner Marcu, gagner, par Lisbonne, New-York. Le 23 janvier, Élisabeth se rend, avec Marcu, à Nice pour obtenir un visa pour le Portugal.. Le 12 février, toujours pas de visa ³⁶ et, le 17, Marcu doit partir. Le fameux visa ne pouvant être obtenu que dans « une dizaine de jours après la demande ³⁷ », Catherine restera donc en France.

Marcu étant aux États-Unis, les liens avec Gide ne se rompent pas. Bien au contraire ! Quelques mois plus tard, Gide écrit à Marcu ³⁸ :

Cabris
21 juillet 41

Ami Marcu

nous parlons de vous bien souvent, et vous seriez ému, j'en suis sûr, de voir le sillage que votre passage à Cabris a laissé dans nos esprits et dans nos cœurs. Ici, rien de nouveau. Je n'ai pas encore revu les chers Bussy depuis qu'ils sont à Nice, installés pour l'été dans la maison même de Schickelé... ah ! que de souvenirs avec vous, déjà ! Nous vivons dans l'attente d'événements formidables ; et parfois l'un de nous s'écrie :

32. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. III, p. 217.

33. Gide—Bussy, *Correspondance*, t. III, p. 190.

34. *Ibid.*

35. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. III, p. 218.

36. *Ibid.*, p. 225.

37. *Ibid.*, p. 226. Dorothy Bussy déconseillera ce départ (Gide—Bussy, *Correspondance*, t. III, p. 193, lettre du 14 mars 1941).

38. Carte postale, 16 x 10 cm, Deutsches Literaturarchiv de Marbach, n° 83.36/3.

« exactement ce qu'avait prédit Marcu ! » Oh non, nous ne sommes pas près de vous oublier ! Et les souvenirs de votre rire, souvent me réconforte. Bon travail, cher ami. Mille affectueux hommages à Madame Marcu et sourires à votre petite fille.

Bien attentivement votre

André Gide.

Cette lettre est envoyée à l'adresse de Hermann Kesten à New-York, qui la fera parvenir à Marcu³⁹.

Les mots se succèdent en cette fin de 1941⁴⁰ :

2 Novembre 41.

Cher Marcu

Cette carte simplement pour vous redire mes sentiments bien fidèles — et ceux des amis que vous avez laissés ici, en particulier des Simon et de J. Bussy, dont je suis presque le voisin pour l'hiver.

Mon excellent ami, l'exquis Schiffrin est allé vous rejoindre, avec femme et fils⁴¹. Son adresse : 62 Riverside Drive, N. Y. C. me laisse croire qu'il n'habite pas loin de chez vous. De somme toute, tous ceux (à ma connaissance) qui voulaient et devaient partir sont partis. Ne reste plus à la traîne que le faible Hardekopf⁴² et sa compagne Mme Staub — 3 rue de la Préfecture à Nice qui ne parviennent pas à trouver aux U.S.A. le cautionnement demandé...

Mes bien affectueux souvenirs pour vous et Madame Marcu. Sourires à votre fille.

Inoubliusement

votre

André Gide.

39. La carte fut envoyée à H. Kesten à l'hôtel Park Piazza de New-York. L'adresse ajoutée au crayon rest celle de Marcu : « c/o Metz / 5400 Fieldston Road / Riverdale ».

40. Carte postale, 16 x 10 cm, Deutsche Literaturarchiv de Marbach, n° 83.36/4, — adressée par Gide de l'hôtel Adriatic (Nice) à « Valeriu Marcu, 5400 Fielston Road, Riverdale, New York City ».

41. Sur « l'affaire Schiffrin », v. la lettre à Dorothy Bussy du 8 juillet 1941 (*op. cit.*, p. 197). L'éditeur Jacques Schiffrin (1890-1950) avait tout d'abord connu bien des difficultés et Gide avait dû lui envoyer de l'argent pour faciliter son départ.

42. Sur cet épisode de la vie du traducteur de Gide et de son amie, v. la *Correspondance Gide—Martin du Gard*, t. II, pp. 214-21.

C'est la dernière trace de contact entre Gide et Marcu que nous possédons. En effet, le 4 décembre 1942, Valeriu Marcu meurt à Nex-York, à l'âge de quarante-trois ans. Le 6, Thomas Mann note la situation que crée ce drame : « Mort soudaine de V. Marcu en société. Gumpert l'a constatée. La veuve de Toller, née Grauthoff, enceinte des œuvres du mort ⁴³. » Beaucoup n'apprendront sa mort qu'après la guerre. Le 25 juillet 1946, Hermann Kesten fera le triste bilan : « Dans ces treize années j'ai dû apprendre la mort de beaucoup de mes meilleurs amis : Ernst Toller, Joseph Roth, René Schickele, Stefan Zweig, Ernst Weiss... Valeriu Marcu ⁴⁴... » C'est par Dorothy Bussy que Gide apprendra la mort de Marcu. D'Alger, il écrira alors à son amie : « J'ignorais la mort de Marcu, et ce nouveau deuil m'affecte comme bien vous devez penser ⁴⁵. »

Il ne sera plus question par la suite de cet écrivain qui, en décembre 1939, demandait à Kesten : « Vous sentez-vous aussi inutile que moi dans ce monde ⁴⁶ ? » L'amitié qui liait Gide à Marcu fut chose rare à propos d'un homme que son passé et ses amitiés avec les tenants du régime stalinien rendaient suspect ⁴⁷.

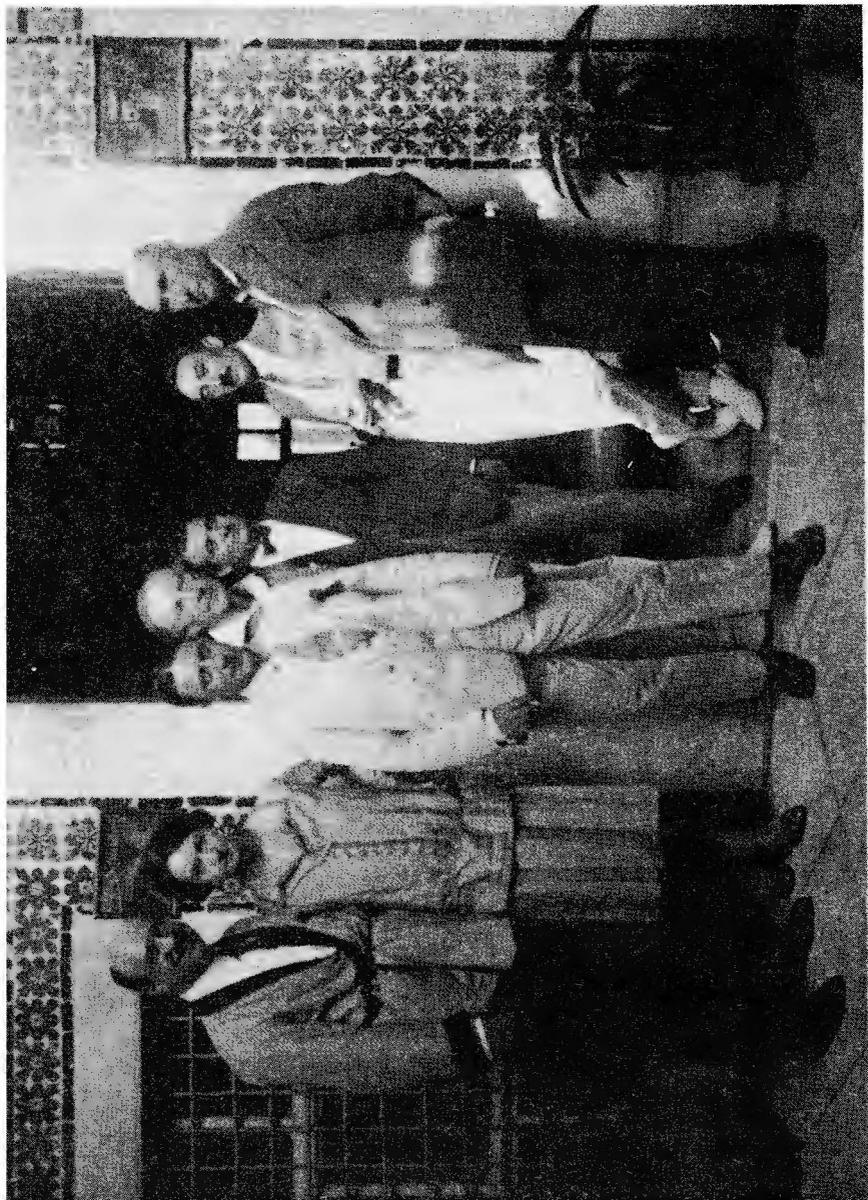
43. Th. Mann, *op. cit.*, p. 505 (6 déc. 1942 : « Plötzlich Tod des V. Marcu in Gesellschaft, den Gumpert festzustellen hatte. Die Witwe Tollers, geb. Grauthoff, von dem Verstorbenen schwanger »). Martin Gumpert, médecin berlinois (1897-1955), ami de Thomas Mann, qui émigra lui aussi aux États-Unis. Quant à Ernst Toller (1893-1939), il partit pour les États-Unis en 1933. Il se suicida en 1939.

44. *Deutsche Literatur im Exil*, *op. cit.*, p. 275 (« Ich habe in diesen dreizehn Jahren den Tod vieler meiner besten Freunde erfahren müssen, wie Ernst Toller, Joseph Roth, René Schickele, Stefan Zweig, Ernst Weiss... Valeriu Marcu... »).

45. Gide—Bussy, *Correspondance*, t. III, p. 281 (lettre du 15 novembre 1944).

46. *Deutsche Literatur im Exil*, *op. cit.*, p. 128 (« Fühlen Sie sich auch so überflüssig in dieser Welt wie ich ? »).

47. *Ibid.*, p. 220 (remarque faite par le journaliste Egon Erwin Kisch [1885-1948] qui se réfugia aux États-Unis en 1940).



Tunis, septembre 1926. De gauche à droite : M^{me} Pietri et sa femme, les D^{rs} Renard, Burnet et Chioselli, Marcel Tournier et André Gide. (Photographie de Marc Allégret).